

Pourtant, il avait une bien bonne figure, ce vieux pêcheur des côtes bretonnes, avec ses longs cheveux grisonnants, sa barbe en broussailles et ses grands yeux blou de mer.

En le voyant, on devinait l'honnête marin, dans toute la force du terme.

Or, l'Islandais n'était à Noirmoutier qu'en passant, pour des intérêts secondaires.

Sa grande affaire était la pêche à la morue, sur les côtes d'Islande.

Il devait partir au printemps suivant et revenir à l'automne.

Bien souvent, il avait fixé ses regards sur Rouget et sur Beaugard avec une expression de vive satisfaction, mais il ne leur avait jamais parlé, si ce n'est par monosyllabes.

Cependant, une dizaine de jours après que Jean eut envoyé une immortelle à sa fiancée, il aborda à midi les deux compagnons, sur le quai, devant le *Cormoran* et le *Saint-Guénolé*.

— On voudrait bien vous dire deux mots, fit-il.

— Volontiers, répondit Jean.

— Venez au logis, dit Rouget.

— Oui.

Quand les trois hommes furent enfermés dans la salle qui servait de cuisine, et assis sur leurs chaises de bois, l'Islandais ôta sa pipe, la secoua sur ses gros souliers, et, brusquement, négligeant tout préambule :

— Voudriez-vous venir avec moi en Islande ? demanda-t-il.

Les deux amis, extrêmement surpris, sautèrent sur leurs sièges.

— En Islande, s'écria Beaugard.

— Qu'est-ce que c'est que cela ! dit Rouget.

— Si vous voulez venir avec moi, je vous embaucherai pour le printemps.

Louis et Jean se regardèrent stupéfaits.

— Est-ce que vous parlez sérieusement, l'Islandais ?

— Très sérieusement ; vous êtes de bons travailleurs.

— Nous ne sommes pas des marins.

— Mais si, vous connaissez très bien les manœuvres. D'autres vous aideront ; et puis, je serai là.

— Est-on bien payé ? demanda Rouget.

— Oui, et on a une part dans la pêche... acceptez-vous ?

— Oh ! il faut réfléchir, nous en parlerons au Potard.

L'Islandais, étonné, leva la tête.

— Le Potard ? qu'est-ce donc ?

— Un de nos amis.

Le vieux marin se tint pour satisfait et se leva pour partir :

— Eh bien, dit-il en sortant, quand me donnerez-vous une réponse ?

— Dans un mois, il faut bien un mois pour prendre une telle décision.

Un mois, hélas ! Il faudra moins d'un mois à la Providence pour arrêter tous ces projets.

Le soir, Louis Rouget et Jean Beaugard, très animés par la conversation qu'ils avaient eue avec l'Islandais, et par l'étrange proposition que celui-ci leur avait faite, rentrèrent promptement dans leur logement et attendirent avec impatience l'arrivée du Potard.

Justement, celui-ci se fit attendre.

Il était près de dix heures lorsqu'il rentra, dans le plus singulier accoutrement qu'on pût voir.

Il portait en sautoir autour du dos et des épaules tout un cordon de bécassines ; autour du corps, il avait une ceinture de lapins attachés à une corde par une patte de derrière, et dans une sorte de carnassière qu'il s'était fabriquée lui-même, il y avait plusieurs espèces de canards sauvages dont la masse faisait un gros renflement surmonté de sept ou huit longs becs qui pendaient agités par la marche du chasseur.

Eugène ouvrit la porte avec fracas :

— Ouf ! dit-il.

Ses deux amis poussèrent un cri :

— Quelle belle chasse ! dirent-ils.

— J'en ai assez. Vous allez voir cela !

En prononçant ces derniers mots, le Potard attacha brus-

quement son fusil à la cheminée, défit sa ceinture de lapins, jeta sa carnassière sur les genoux de Jean et couronna Louis de ses bécassines.

Le brave garçon poussait de grands éclats de rire.

— Tenez, disait-il, en voilà, en voilà encore ! Sans compter deux ou trois autres que j'ai fourrés dans mes poches !... Ah ! Ah ! Ah !... la mère Plumeau va plumer demain, et nous aurons de bons rôtis, j'espère !

Rouget et Beaugard le regardèrent stupéfaits.

Cet homme était étonnant de bonne nature et d'entrain.

Une demi-heure après, le gibier étant compté et rangé dans les placards, et le Potard ayant mangé copieusement en racontant sa fructueuse journée, les trois compagnons s'assirent autour du foyer et commencèrent à deviser sérieusement.

Le Potard devint aussi grave qu'il était gai auparavant.

Rouget et Beaugard lui exposèrent d'abord la proposition de l'Islandais. Il écouta sans donner le moindre signe d'approbation ou d'improbation.

Quand ils eurent fini, Eugène, reprenant les traditions des braconniers du Maine, dit aussitôt :

— Il faut tenir conseil.

— Oui.

— Bourrons nos pipes et fumons tranquillement.

Les trois amis se rapprochèrent, et le Potard, s'adressant à ses deux compagnons :

— Quel avantage, leur demanda-t-il, trouveriez-vous à partir pour l'Islande ?

— Nous serions sûrs de ne pas être repris, répondit Rouget.

— C'est vrai, mais moi ?

— Oh ! toi, on ne te poursuivra pas, et puis, tu pourrais venir avec nous.

— Jamais de la vie ! Je n'aime pas la mer, il me faut les bois et les lapins. Y en a-t-il dans votre Islande ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— N'en parlons donc plus. Vous irez en Islande, si vous voulez, mais moi, j'ai une autre idée à laquelle je pense depuis quelques jours...

— Laquelle ?

— Je vais vous le dire.

Rouget et Beaugard demeurèrent attentifs, car ils avaient grande confiance dans leur ami.

Le Potard prit la parole :

— Je crois qu'avant de rien décider, avant de savoir si nous devons rester à Noirmoutier, où nous sommes si bien, ou si nous devons partir pour des pays inconnus, il faut savoir ce qui se passe au pays.

— C'est aussi mon avis, murmura Beaugard.

— Oui, reprit Eugène, je dis qu'il faut connaître ce qui est arrivé à Durtal et à Châteaubriant depuis que nous sommes partis de Rochefort ; savoir si on nous poursuit et si on nous recherche, ou si on ne pense plus à nous...

— Il faudrait, en effet, savoir tout cela.

La voix du Potard s'éleva plus forte.

— Sans doute ! s'écria-t-il, car qui sait ? Si on ne pense plus à nous, pourquoi ne retournerions-nous pas au pays ?

— Revoir ceux qu'on aime, dit Rouget.

— Les parents... les amis, reprit Beaugard.

— Vous êtes tous deux de mon avis ?

— Oui.

— Eh bien ! j'ai réfléchi à cela. Vous ne pouvez pas aller vous-mêmes chez vous. Vous seriez arrêtés, mais moi, je puis y aller sans grand danger.

— Ce n'est pas bien sûr. On doit bien savoir que tu as aidé notre évasion.

— Sans doute, mais on ne me connaît pas comme vous.

— Si tu rencontres le vieux Michel, il t'arrêtera.

— Oh ! le vieux Michel, Moreau, Jaberg, et tous les autres, je ne les redoute guère, ils ne me prendront pas.

— Prends garde !

— Ne m'as-tu pas appris, Rouget, comment on doit faire pour leur échapper ? J'ai retenu tes leçons.